AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

Le poète et la vie — VIII

Oui, tu peux oublier ou nier ses tendresses,
Tu le retrouveras au jour de tes détresses,
Tu le retrouveras, tel qu'il fut autrefois,
Versant pour ton salut son sang après sa voix.
Sa trace est lumineuse et remplit tes annales.
Laisse aboyer l'envie aux sottises banales,
Interroge l'histoire, ô peuple ! et ton passé.
Par les déserts, son pied s'est-il jamais lassé ?
Quel cœur jamais plus vaste en ses sollicitudes
Prodigua tant d'amour à tant d'ingratitudes ?
Songe à ce bras puissant qui noya dans les mers
Pharaon et l'exil, Pharaon et les fers.
Souviens-toi vers le ciel de ces mains étendues,
Conjurant du Très-Haut les foudres suspendues ;
De ces ardents labeurs par qui l'humanité
Du vrai Dieu, du vrai culte, a trouvé l'unité.
Le poète est la voix sous les éclairs vibrante,
Qui vers le but promis conduit ta vie errante :
Selon les temps, les lieux, qu'il soit législateur,
Ou prophète, ou soldat, il est ton bienfaiteur.
Vengeant ta liberté des tyrans menacée,
Glaive en main il combat et tonne avec Alcée.
Quand les Rois, que la haine intestine enhardit,
Sur le sol des aïeux posent leur pied maudit,
Le poète s'émeut ; de son âme électrique
Jaillit, comme la foudre, un chant patriotique,
Ce chant dont l'étincelle, embrasant tout ton cœur,
D'un combat inégal te fait sortir vainqueur :
Souffle dévastateur, l'hymne aux strophes altières
D'une horde barbare a purgé tes frontières !